

Hebdo Canada

Ottawa
Canada

Volume 12, N° 28
le 11 juillet 1984

Un avenir prometteur pour une entreprise avant-gardiste	1
Le mal de l'espace	4
Aide aux victimes de la sécheresse au Zimbabwe	4
Un nouveau beurre	4
Le grand John A., père de la Confédération canadienne	5
Timbres pour la Fête du Canada ...	6
La chronique des arts	7
Le festival canadien du canot	8

Un avenir prometteur pour une entreprise avant-gardiste

Une entreprise canadienne retient de plus en plus l'attention des fabricants grâce à la technologie de pointe qu'elle applique à la mise au point d'une nouvelle famille de matériaux composites.

Le groupe GemEng, de Mississauga (Ontario), remet complètement en question les méthodes de fabrication d'objets aussi familiers que les baignoires, les tuiles, les fauteuils roulants et les coques de bateaux.

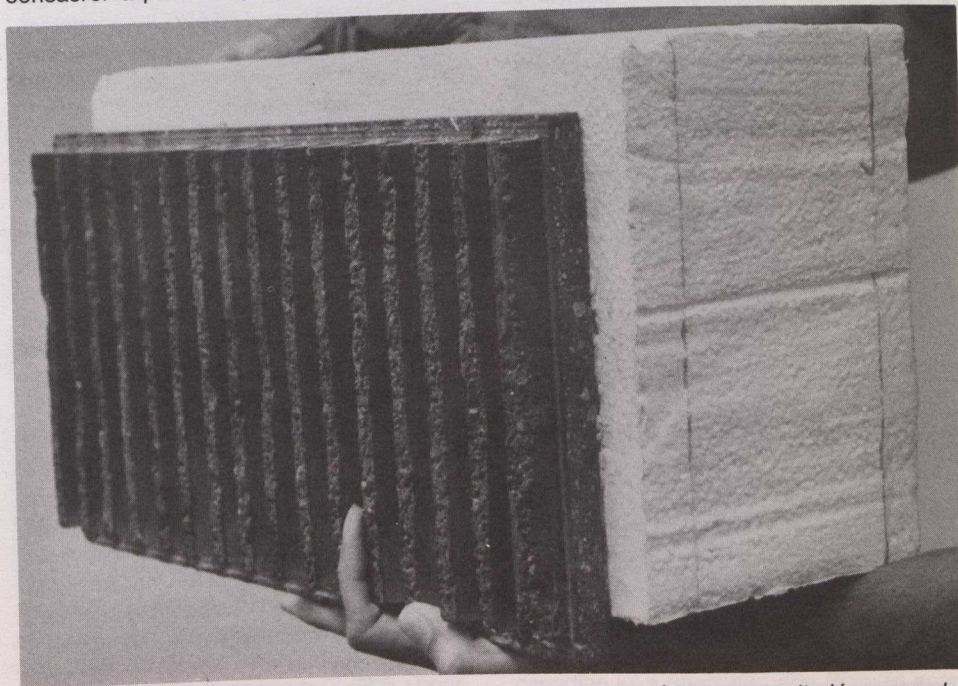
Le président de cette société d'ingénieurs-conseils, M. Victor Riley, est d'avis que les matériaux traditionnels comme l'acier, les plastiques, l'aluminium, le bois et la fibre de verre sont trop coûteux et n'ont pas l'efficacité voulue dans la plupart de leurs applications. Aussi, veut-il les remplacer par du ciment.

Durant de longues années, Victor Riley a mené de front une carrière de professeur agrégé (universités de Toronto, Concordia, Cambridge, Acadia et Khon Kaen en Thaïlande) et d'ingénieur-conseil avant de se consacrer à plein temps à son entreprise

GemEng. M. Riley est l'un des meilleurs spécialistes mondiaux dans le domaine des matériaux composites.

Tout comme les alliages contiennent divers métaux et parfois d'autres substances qui leur donnent des propriétés complètement différentes de leurs composants, les matériaux composites de M. Riley sont constitués de ciment, de fibre de renforcement et de liants dont la composition est tenue secrète. Ils ouvrent la voie à une gamme toute nouvelle de produits. Les principaux avantages des matériaux composites sont la simplicité et la rapidité des procédés de fabrication, ainsi que le faible coût des matières premières.

Les matériaux d'avant-garde de GemEng, à base de ciment, coûtent de 4 à 36 cents le kilogramme. Ils offrent une excellente résistance aux chocs. On peut les scier, les clouer ou les visser sans les effriter ou les fissurer. Les matériaux composites se moulent bien et leur malléabilité permet de leur donner des formes complexes. Ils résis-



Des blocs de mousse isolante doublés d'un parement en matériau composite léger remplacent efficacement les parpaings de ciment.



Affaires extérieures
Canada

External Affairs
Canada

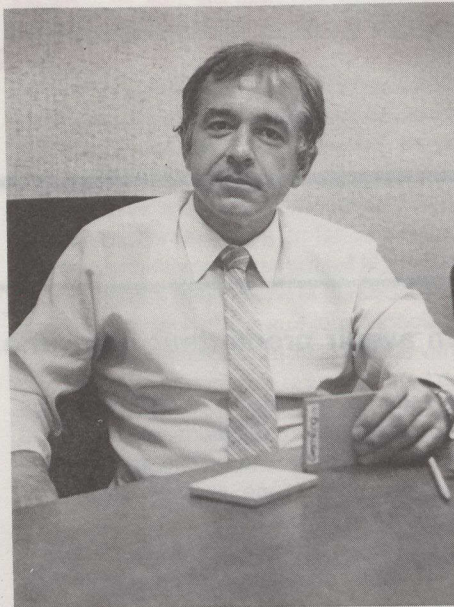
tent au sel et aux polluants atmosphériques, ne contiennent pas d'amiante et ne sont jamais toxiques, à quelque stage que ce soit de leur utilisation.

Le principal composant d'une formule de ces matériaux peut être du ciment Portland, du gypse, du ciment réfractaire ou des polymères. Ces matières sont renforcées avec de la fibre de verre, du Keovar, du carbone ou du polypropylène, sous forme de fibres hachées, de tissus et de feutres. Il peut y avoir également des plastifiants, des alcalis ainsi qu'à des agents anti-fissures et des liants qui assurent la compatibilité des divers composants ainsi qu'une adhérence à toute épreuve.

Bien que la plupart des formules mises à l'essai jusqu'à présent aient employé le ciment comme liant, Victor Riley a mis au point des matériaux sans ciment pouvant être employés comme revêtements muraux isolants, comme adhésifs, et comme agents de scellement, mortiers synthétiques et autres systèmes de réparation sans ciment.

M. Riley estime que les possibilités d'utilisation de ses matériaux composites sont illimitées et qu'ils peuvent être employés de façon profitable dans la fabrication de produits aussi variés que les traverses de chemin de fer, les panneaux muraux, les revêtements pour les bateaux, les tuiles, les sièges de stade, les portes ignifuges, les revêtements de four, les pontons et les maisons préfabriquées.

Des matériaux composites concurrentiels sont commercialisés aux États-Unis et en Europe, mais l'originalité des matériaux GemEng réside dans la vaste gamme des



Victor Riley affirme que le secret d'une carlingue d'avion complètement ignifuge réside dans l'un des quelque 900 matériaux qu'il a conçus comme substituts de l'acier, de l'aluminium, du ciment et d'autres produits.

formules disponibles (plus de 900, selon M. Riley, bien qu'une vingtaine seulement aient pour le moment été mises au point et testées), ainsi que dans la méthode brevetée qui permet d'y faire adhérer les revêtements acryliques et autres matériaux de finition.

La création de ces nouveaux produits a valu à M. Riley une réputation internationale. Avec divers associés, il a mis au point Tapecrete, un matériau de construction employé en Europe, aux États-Unis et au Canada. Cette formule a été utilisée, notamment, dans les grands travaux effectués pour réparer les piliers en béton de la voie express Gardiner à Toronto.

M. Riley a également mis au point Multicrete, un revêtement extérieur léger qui a attiré l'attention d'experts du monde entier après la construction de deux hôtels Holyday Inn à Toronto. Les panneaux muraux préfabriqués, porteurs et légers, employés dans la construction de ces hôtels, pesaient 70 % de moins que les panneaux de béton précoûlé classiques, tout en étant trois fois plus isolants qu'eux.

Le président de GemEng a aussi créé un plâtre médical spécial. La méthode consiste à appliquer sur un membre fracturé une gaze de fibre de verre humidifiée, recouverte de polymère et de gypse. Il est aussi l'inventeur d'un procédé permettant de convertir les résidus de grains en combustible carboné, procédé qui est actuellement mis au point en Saskatchewan.

Victor Riley a, en outre, employé ses matériaux composites dans un parc réservé

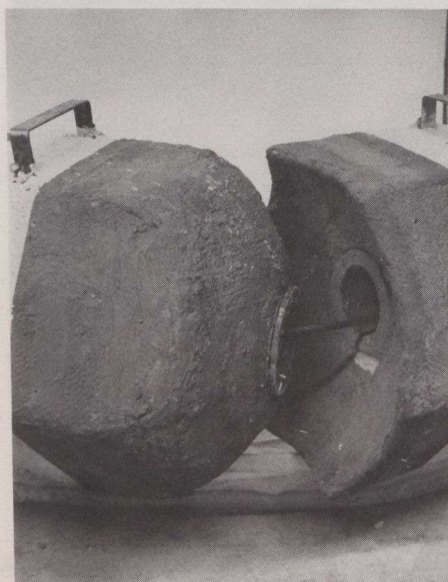
aux utilisateurs de planches à roulettes et dans la construction de poteaux électriques. Les matériaux composites peuvent également être utilisés pour fabriquer des panneaux de construction destinés à l'industrie des pâtes et papiers ou à celle des engrais, où l'on emploie habituellement des panneaux d'amiante-ciment qui offrent une forte résistance au feu et aux produits chimiques corrosifs.

Ces panneaux ignifuges coûtent moins cher que les panneaux ordinaires et éliminent l'usage de l'amiante. Leur fabrication n'exige pas de gros investissements en capital car, grâce à ces matériaux composites, elle ne requiert aucun procédé sous pression ou sous vide pour éliminer les excès d'eau au cours de la fabrication.

Une autre des formules de M. Riley a servi à la mise au point d'Infitec, un produit de finition pour les murs extérieurs permettant de les rénover et de les isoler. Cette méthode présente beaucoup moins d'inconvénients que celle qui est utilisée pour isoler l'intérieur.

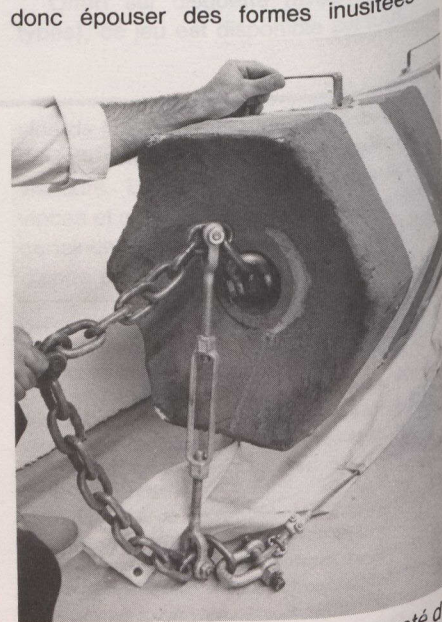
On place sur les murs extérieurs des panneaux de Styrofoam sur lesquels on applique directement Infitec par pulvérisation ou à la truelle. On obtient alors une surface dure comme le roc qui ressemble au stuc. M. Bob Bissonnette, directeur général de GemEng, affirme qu'il s'agit là d'une méthode plus simple que celle qui est offerte par un de ses plus gros concurrents et qu'elle coûte 15 % moins cher.

Le gros avantage d'Infitec est qu'il n'a pas besoin de treillis de renforcement et peut donc épouser des formes inusitées et



Ce barrage de caissons à l'épreuve du feu est destiné à retenir le pétrole. Les caissons s'emboîtent les uns dans les autres et conservent leur étanchéité et leur flexibilité.

Photos Imperial Oil



L'appareillage de raccordement breveté de GemEng présente l'avantage de pouvoir ajouter à l'infini des caissons et de conserver la même flexibilité.

découpées. Il est durable, résiste aux cycles de gel et dégel et aux ultraviolets.

GemEng collabore avec plusieurs industries pour mettre au point des produits ou des applications spéciales. Ces matériaux composites permettront de remplacer les panneaux muraux d'amiante-ciment dans les locaux industriels où les cloisons doivent avoir une forte résistance au feu et à divers produits chimiques corrosifs.

Ces produits sont classés dans la catégorie 0-0-0 en ce qui concerne l'indice de combustibilité et de propagation des flammes et de la fumée.

Un barrage flottant léger, destiné à contenir les déversements d'hydrocarbures et réduisant considérablement le coût de cette opération, est une des plus récentes applications de ces matériaux.

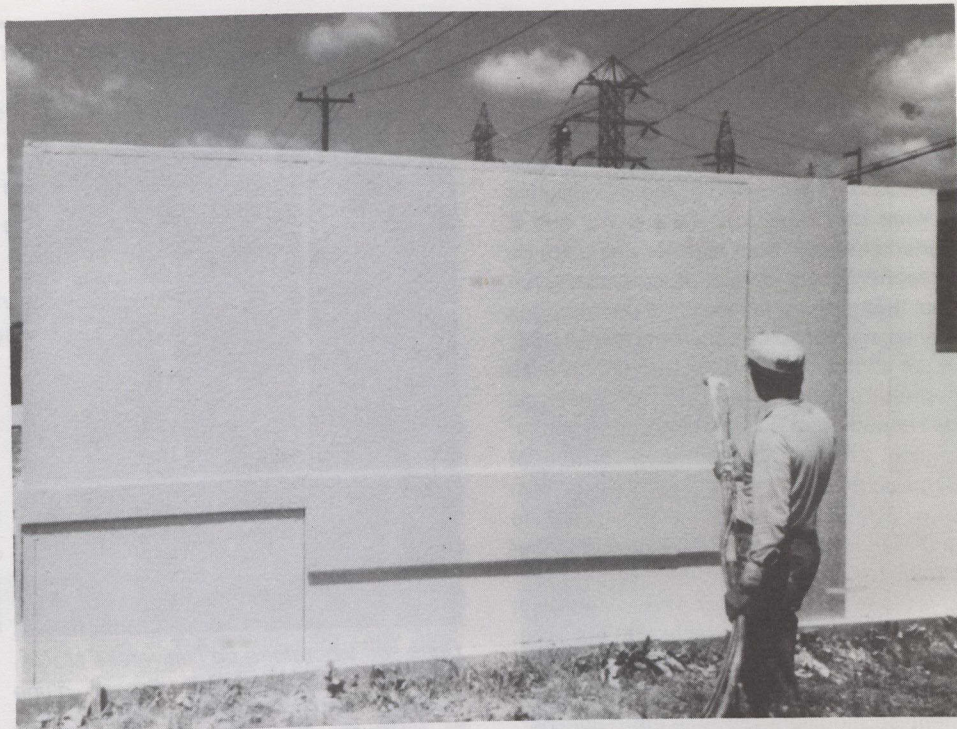
Le barrage de retenue du pétrole est formé de caissons de 1,20 m de long. Une jupe en vinyle, renforcée par des fibres et tendue par des câbles, pend sous les éléments. De section hexagonale, ces caissons sont groupés par six au moyen d'un câble d'acier et d'un appareillage spécial de raccordement, puis ils sont ensuite remorqués. Une fois reliés, ces groupes forment une chaîne flottante d'une très grande souplesse.

L'âme des éléments de la chaîne est un matériau appelé Foamglas fabriqué par Pittsburg Corning Ltd. Ce matériau n'absorbe pas l'humidité et résiste à des températures allant jusqu'à 482 °C, alors que le polystyrène, par exemple, commence à s'amollir à 100 °C. Le Foamglas est recouvert d'une pellicule de 10 mm d'épaisseur formée par un des matériaux composites de GemEng; il s'agit ici d'un ciment réfractaire renforcé par des fibres.

Lors d'essais effectués avec une nappe de pétrole en feu, à Leonardo (New Jersey), lieu où sont situées les installations de l'Agence américaine de protection de l'environnement, la chaîne a résisté à une longue exposition à des températures supérieures à 900 °C. Les dégâts causés par le feu et les éléments se sont avérés faciles à réparer sur place.

Le seul barrage flottant existant à l'heure actuelle et permettant de contenir les déversements d'hydrocarbures pour les détruire ensuite par le feu est un modèle en acier inoxydable coûtant environ 3 900 \$ le mètre. Grâce au faible coût des matériaux composites, le barrage du Dr Riley ne devrait coûter qu'environ 900 \$ le mètre.

Un important fabricant de baignoires met actuellement à l'essai un prototype constitué de matériaux composites. Cette baignoire est faite d'un ciment renforcé ignifuge sur



Les matériaux composites peuvent être utilisés pour fabriquer des panneaux de construction qui offrent une forte résistance au feu et aux produits chimiques corrosifs.

lequel est appliqué un revêtement acrylique. Son utilisation pourrait donc être autorisée dans les immeubles d'habitation où les codes du bâtiment interdisent les baignoires en fibre de verre.

D'autres entreprises œuvrent dans le domaine des matériaux composites, mais aucune n'offre la diversité et la souplesse d'emploi des matériaux créés par M. Riley.

Selon le directeur général de GemEng : « La plupart de nos concurrents s'efforcent de mettre au point des matériaux composites pouvant remplacer le béton. Notre objectif principal n'est pas le même. Ces matériaux peuvent, selon nous, remplacer avantageusement les plastiques et même des métaux peu usuels pour toutes sortes d'utilisation ».

GemEng ne fabrique pas de produits finis. La société vend et fournit, sous licence, sa technologie aux fabricants.

Elle conçoit des formules adaptées aux besoins des fabricants, en utilisant diverses combinaisons de matières premières.

En choisissant la combinaison voulue de composants, le fabricant peut adapter son matériau composite de façon à ce qu'il réponde exactement aux exigences de l'utilisation envisagée. M. Bob Bissonnette déclare : « C'est cette particularité qui nous donne un avantage considérable sur nos concurrents. Nous mettons au point le matériau qui convient au produit fini plutôt que de le concevoir à partir du matériau ».

Durant les vingt années qu'il a fallu pour amener à leur présent stade de mise au point

ces matériaux composites, M. Riley a vu ses premières innovations employées, entre autres, pour fabriquer des tuiles et des bardeaux, et même un canoë. Il est convaincu que cette technologie permettra de créer des revêtements ignifuges légers pour protéger l'intérieur des cabines d'avions, et peut-être de fabriquer des ogives et autres composantes aérospatiales.

Le directeur général de GemEng, M. Bissonnette, est certain qu'une des formules de Victor Riley peut résoudre le problème de l'ignifugation des cabines d'avions de ligne. Il est d'ores et déjà possible de fabriquer une coque intérieure complète avec un taux parfait de résistance au feu (0-0-0) permettant de contenir les flammes et empêchant l'émission de fumées.

« Nous parlons actuellement de baignoires et de tuiles, mais qu'on ne s'y trompe pas, nous sommes à l'extrême pointe de la technologie », déclare Victor Riley.

Grâce à cette percée technologique, des négociations, portant sur une vaste gamme de produits destinés surtout au grand public américain, sont en cours avec de nombreux fabricants. M. Bissonnette songe sérieusement au marché japonais et, l'automne dernier, il s'est rendu en Allemagne et en Hollande pour vendre la technologie GemEng. Travaillant de concert avec Imperial Oil Limited, GemEng a commencé à exporter sa technologie et le gouvernement canadien lui a offert de l'aide dans sa campagne de promotion en Europe.

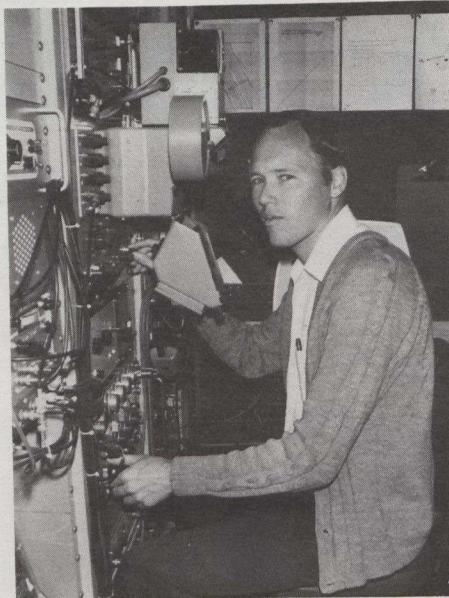
Le mal de l'espace

Grâce aux travaux du docteur Douglas Watt, du centre de médecine spatiale de l'université McGill, Montréal est maintenant un des hauts lieux de la recherche internationale sur le « mal de l'espace ». C'est si vrai que le Canada a choisi d'en faire un des axes de sa recherche spatiale et de consacrer à ce seul thème toute la mission d'un des deux premiers astronautes canadiens, vers 1986.

Le docteur Watt a d'ailleurs supervisé les préparatifs d'une autre expérience sur le mal de l'espace que doivent effectuer à son intention les astronautes Owen Garriott et Biron Lichtenberg, à bord de la première mission *Spacelab* de la navette spatiale qu'Américains et Européens doivent lancer conjointement bientôt.

« Nous voulons découvrir comment l'oreille interne, responsable de l'équilibre, s'adapte à l'apesanteur, dit-il. Dans un premier temps, nous devons étudier comment se modifient les réflexes d'une personne qui tombe à l'improviste : les deux astronautes doivent subir plusieurs tests de ce genre. Ils devront ensuite les répéter dans l'espace, d'abord les deux premiers jours de leur mission, puis au bout d'une semaine. » (Pour simuler une chute en apesanteur, on devra évidemment utiliser un harnais spécial attaché à de gros élastiques qui produiront une traction équivalente au poids de l'astronaute.)

Quant à la mission sur le mal de l'espace, elle comportera quatre facettes. D'abord, il est connu que le système d'orientation



Jacques Grenier

Dans son laboratoire de l'université McGill, le docteur Douglas Watt dispose d'une multitude d'instruments très perfectionnés pour étudier le mal de l'espace et l'influence de l'apesanteur sur l'oreille interne.

naturel de l'oreille interne des astronautes ne fonctionne pas normalement lors de leur retour sur terre : il leur faut environ une semaine pour retrouver leur équilibre naturel. On tentera donc de surveiller l'évolution de ce système de jour en jour pendant toute une mission. Aussi curieux que cela paraisse, on évaluera l'oreille en testant les réflexes puisque le fonctionnement de la moëlle épinière est directement lié à celui de l'oreille interne.

On tentera aussi d'évaluer la sensibilité de tout l'équipage au mal de l'espace. À cet égard, on ne se contentera pas d'observer passivement les malaises, mais on espère tester divers facteurs susceptibles de les stimuler ou de les réduire de jour en jour en utilisant l'équipage comme cobaye.

Les astronautes ont souvent signalé qu'après une certaine période en apesanteur ils ne perçoivent plus leurs corps de la même façon et qu'ils sont l'objet d'illusions étranges lorsqu'ils ferment les yeux. Le premier astronaute canadien devra donc étudier attentivement la perception corporelle chez ses compagnons et évaluer leur capacité à désigner des objets, les yeux fermés.

Enfin, l'équipe canadienne aimerait voir si l'apesanteur amène les astronautes à s'orienter surtout à l'aide de leurs yeux et à « débrancher », pour ainsi dire, leur sens de l'équilibre auriculaire. Pour ce faire, on placera les astronautes devant une cible en rotation et on évaluera combien de temps il faut à l'observateur pour que ce soit lui qui ait l'impression de tourner devant une cible immobile.

« La subvention de 216 000 \$ que je viens de recevoir du Conseil de recherches médicales du Canada couvre en partie la préparation de cette mission pour un futur astronaute canadien, a précisé le docteur Watt. Le reste est assumé par le ministère de la Défense nationale qui défraie les coûts de l'autre responsable du projet, le médecin torontois Ken Mony, du *Defense and Civil Institute of Environmental Medicine*. »

Aide aux victimes de la sécheresse au Zimbabwe

Le Canada accordera une subvention de 200 000 \$ aux sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge pour venir en aide aux victimes de la sécheresse au Zimbabwe. L'objectif visé est de porter secours aux 25 000 Mozambicains qui, ces derniers mois, ont fui leur pays vers le Zimbabwe et de soutenir un programme alimentaire destiné à 92 000 enfants zimbabwéens.

Les enfants ont particulièrement souffert de la sécheresse qui persiste depuis deux ans dans le sud et l'est du pays et qui a entravé la circulation normale et la distribution des marchandises. Le programme d'alimentation complémentaire destiné aux enfants d'âge préscolaire et mis en train en 1982 dans six des huit régions du pays s'est poursuivi en 1983 et 1984. Cette subvention permettra à ce programme de nourrir 92 000 enfants de moins de cinq ans.

On évalue à 44 000 le nombre de Mozambicains qui ont fui leur pays en raison tant de la sécheresse que des conflits internes qui ont perturbé l'économie locale et empêché le matériel de secours de les atteindre. L'aide fournie dans cinq camps d'attente du Zimbabwe consistera en vivres, en abris et en secours d'urgence de base.

L'ACDI a déjà octroyé cette année 240 000 \$ en faveur du programme alimentaire de la Croix-Rouge pour les enfants du Zimbabwe, ainsi que 25 000 \$ pour le programme de secours du Conseil œcuménique des Églises dans ce pays. En plus des mesures d'urgence visant directement les régions frappées par la sécheresse, l'ACDI met en œuvre des projets dans des domaines tels que l'agriculture, l'irrigation, le reboisement et le transport, afin de s'attaquer aux causes sous-jacentes de ce fléau.

Un nouveau beurre

Un nouveau genre de beurre est entré sur le marché il y a quelques semaines. Baptisé « Clair Soleil », ce nouveau produit est un beurre véritable allégé, donc réduit en calories. En plus de faire valoir cet avantage, Canada Packers, le producteur qui l'a lancé en Ontario avant de l'introduire au Québec, insiste fortement sur le fait que ce « Clair Soleil » se tartine aussi facilement que la margarine quand il sort du réfrigérateur.

La fiche technique de ce produit laitier donne comme ingrédients, en ordre décroissant : beurre, babeurre, eau, mono et diglycérides, lécithine, gomme de caroube, sel, acide citrique, sorbate de potassium, colorant. La valeur alimentaire inscrite sur le contenant indique que 14 grammes (équivalent d'une cuillerée à table) donnent 50 calories, 0,2 grammes de protéine, 0,2 grammes de glucides, 5,5 grammes de lipides.

Le grand John A., père de la Confédération canadienne

Sir John A. Macdonald a été la première personne à occuper le poste de premier ministre du Canada de 1867 à 1873, puis de 1878 à 1891.

L'histoire du Canada le présente comme un idéaliste pragmatique qui lutte contre l'étroitesse d'esprit de son temps pour bâtir un pays nouveau, unique en son genre. Il en assure, presque à lui seul, la cohésion.

L'histoire de John A. Macdonald sera reproduite en deux parties et comportera une suite qui paraîtra dans notre prochain bulletin.

La locomotive ralentit et laisse échapper des volutes de fumée qui disparaissent vers les hautes cimes des Rocheuses. Le train, à présent, traverse lentement le col du Cheval-qui-Rue.

Sur la traverse avant, se tient, bien droit, un vieillard songeur. Son costume sombre contraste avec la blancheur de son haut col empesé et celle de ses cheveux. Le pli triste de ses lèvres et les rides de son visage témoignent des soucis qui ont marqué sa vie politique et privée, mais ses yeux ont encore cet éclat vif de l'homme plein d'esprit et de charme qui, depuis 1867, conduit les destinées du Canada.

Nous sommes en 1886, Sir John A. Macdonald a 71 ans et il effectue son premier voyage dans l'Ouest. Parti d'Ottawa le 11 juillet à bord d'un train transcontinental du Canadien pacifique, le premier ministre du Canada a traversé l'Ontario, le Manitoba, les territoires qui deviendront plus tard la

Saskatchewan et l'Alberta et il sera bientôt en Colombie-Britannique. Malgré les ans et la fatigue, Sir John se sent fier de ce grand pays dont il est l'un des principaux architectes et de cette ligne de chemin de fer construite en dépit de mille obstacles grâce à sa détermination et à sa vision d'un Canada s'étendant d'un océan à l'autre.

Tandis que le train poursuit sa course, assis dans le wagon près de Lady Macdonald, Sir John pense au chemin parcouru depuis que les représentants des provinces britanniques de l'Amérique du Nord se réunirent à Charlottetown (Île-du-Prince-Édouard), le 1^{er} septembre 1864, pour discuter des termes d'une union.

Macdonald pense aussi à sa première femme Isabella qu'il avait connue lors d'un séjour en Angleterre effectué après avoir gagné une somme d'argent importante au jeu, alors qu'il était encore un tout jeune avocat. Isabella était morte depuis longtemps, emportée par la tuberculose. Son fils John aussi était mort. (Hugh, son autre fils vivait au Manitoba et devint premier ministre du Manitoba en 1900.) De sa seconde femme Agnes, John A. eut une petite fille, née retardée, qui mourut encore enfant et Macdonald se souvient des longues heures passées à la bercer doucement.

Mais cet homme-là, ce père affectueux, seuls quelques amis intimes le connaissaient. Pour ses contemporains et ses collègues politiques, il était surtout l'homme habile et rusé, ayant un sens inné pour la politique. Élégant, charmeur, plein d'esprit et bon vivant, il savait s'attirer de nombreux amis.

Excellent orateur, il ne faisait pas, comme c'était l'usage, de longs discours fleuris, mais il aimait, par contre, remplir ses discours d'histoires drôles et de traits d'esprit.

Macdonald fut le premier à lancer la mode des pique-niques électoraux. On raconte qu'un de ces pique-niques attira près de 1 500 personnes venues de toutes parts pour l'écouter. Après un bon repas copieux comprenant, entre autres, du poulet froid, du gâteau et de la limonade, Macdonald monta

sur une estrade et prononça le discours attendu devant un auditoire attentif.

Les premières années

Né le 11 janvier 1815 à Glasgow (Écosse), John A. Macdonald avait cinq ans quand ses parents décidèrent d'émigrer au Canada pour fuir la dépression dont souffrait l'Angleterre. Ils choisirent de s'installer à Kingston, dans le Haut-Canada (Ontario). Le



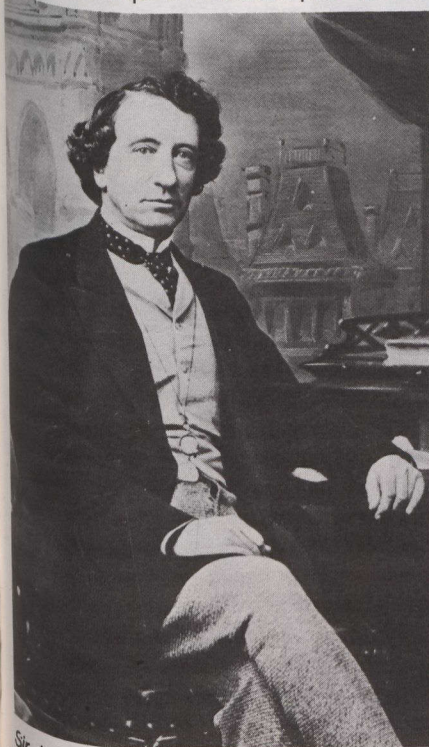
La maison de Sir John A. Macdonald à Kingston en Ontario, endroit où il vécut pendant la rébellion de 1837.

père de John, Hugh Macdonald, était un homme agréable et charmant qui n'avait malheureusement pas le sens des affaires et dont les entreprises successives furent une suite d'échecs.

John était le deuxième de trois enfants et le seul garçon. Très tôt, il montra un intérêt certain pour l'étude. À 15 ans, son cours terminé, il devint clerc chez un avocat d'origine écossaise, de Kingston, George Mackenzie.



Isabella Clark devint la première femme de Sir John A. Macdonald en 1843.



Archives publiques du Canada

Sir John A. Macdonald a passé 42 ans de sa vie au centre des affaires canadiennes, dont 29 à la tête du gouvernement.



C'est dans cette demeure appelée « Bellevue » que Sir John A. Macdonald vécut au début de son mariage avec Isabella Clark.

Quelques années plus tard, en 1834, il ouvrit sa propre étude dans cette même ville et épousa sa cousine Isabella. Il fut admis au barreau l'année suivante.

Macdonald devint rapidement l'une des

personnalités respectées de Kingston. Il entra au Conseil municipal en 1843 et, l'année suivante, il devint député conservateur de Kingston à l'Assemblée législative de la province du Canada-Uni. On respectait en lui

l'orateur mordant qui refusait d'adopter le style fleuri et grandiloquent alors à la mode. Il entra au cabinet en 1847, y occupa plusieurs postes et devint premier ministre associé. Fait caractéristique, le premier projet de loi qu'il proposa visait à concilier les intérêts divergents des diverses églises protestantes et catholiques.

Organisation politique du Canada

À cette époque, les provinces britanniques de l'Amérique du Nord comprenaient quatre provinces bordant l'Atlantique (Terre-Neuve, l'Île-du-Prince-Édouard, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick) et la province du Canada-Uni formée de l'union, en 1841, du Haut-Canada (l'Ontario) et du Bas-Canada (le Québec). À l'ouest, s'étendaient de vastes territoires à peine peuplés appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson.

Au contraire du régime précédent, le Canada-Uni ne comprenait qu'une seule assemblée législative. Les deux anciennes provinces du Bas et du Haut-Canada y avaient un nombre égal de représentants en dépit de l'écart de leur population. Établi à Kingston de 1841 à 1844, le siège de l'assemblée fut incertain jusqu'à ce que la reine Victoria choisît Ottawa en 1858.

(À suivre)

Timbres pour la Fête du Canada

À l'occasion de la Fête du Canada, le 1^{er} juillet, douze timbres spéciaux ont été émis. Ce sont des reproductions de tableaux de Jean-Paul Lemieux qui représentent les dix provinces et les deux territoires.

« Le thème des timbres convient bien à la circonstance. Ces douze œuvres d'art sans titre, reproduites spécialement pour cette série de timbres, illustrent la vision qu'a Lemieux des provinces et des territoires : il redécouvre en quelque sorte le Canada, 450 ans plus tard », a dit André Ouellet, ministre responsable de la Société canadienne des postes.

Jean-Paul Lemieux est né à Québec en 1904 et a poursuivi la plus grande partie de ses études à l'École des beaux-arts de Montréal où, plus tard, il devint professeur. Il a commencé à peindre à plein temps à l'âge de 52 ans et, en peu de temps, il a atteint une renommée enviable au Canada et à l'étranger. Sa réputation artistique lui a valu un grand nombre de prix et, en 1968, il s'est vu décoré de l'insigne de Compagnon de l'Ordre du Canada.

La conception graphique de ces tableaux en format timbre-poste est l'œuvre des deux graphistes, Jean Morin et Tom Yakobina.



Henri Masson, ou la passion de peindre



Henri Masson, devant une de ses œuvres inspirées de scènes de la vie quotidienne.

Henri-Léopold Masson est né le 10 janvier 1907 à Spy, petit bourg près de Namur, en Belgique. Son père, Armand, appartenait à cette catégorie des ouvriers curieux des choses de l'esprit : ce vitrier de métier était un mélomane ainsi qu'un lecteur avide. La mort du père, en 1919, laisse la famille Masson dans une position matérielle précaire. En 1921, après un séjour à Bruxelles, Mme Masson vend sa maison de Spy pour aller s'expatrier en Californie, où résident quelques-uns de ses proches. Ottawa, qui ne devait être qu'une étape du voyage, en marque le terme, puisque la famille Masson s'y fixe. La mère d'Henri mourra, bien des années plus tard, à Ottawa.

Le jeune Henri poursuit ses études. Depuis des années déjà, l'adolescent sait qu'il est promis à une carrière artistique; avant même le départ d'Europe, une inclination irrésistible l'y porte. À Ottawa, Henri Masson s'inscrit à des ateliers d'art et affine son talent. Au début des années trente, les critiques locaux s'intéressent à lui. Ses dons évidents l'imposent peu à peu : dès les années quarante, la Galerie nationale du Canada accueille ses œuvres et de nombreux musées étrangers, ainsi que des collectionneurs privés font de même. Cette faveur pour sa peinture ne s'est jamais démentie depuis.

L'œuvre de Masson s'enrichit avec les ans, en puisant aux mêmes sources, qu'elle approfondit. Pour Henri Masson l'art repose sur une réflexion de l'artiste dans la société

où il se trouve : « J'avais un sens social aiguisé des valeurs et des choses du milieu où je vivais ». Les expositions, qui se succèdent à un rythme régulier, témoignent de l'évolution lente, mais sûre, du peintre. Une plastique statique, de coloration sobre, fait place petit à petit, mais toujours dans un registre figuratif, à une vivacité de palette et

d'exécution d'une originalité marquée.

Henri Masson a peint de nombreux paysages québécois ou canadiens. Beaucoup d'entre eux reflètent la nature outaouaise. On trouve aussi, dans son œuvre, des scènes de la vie des petites gens, qui a toujours su inspirer Masson : des scènes de la rue, de longues processions religieuses bigarrées sous les bannières de la Fête-Dieu, un défilé des saisons, des travaux et des jours, des scènes de places publiques, de petites villes et de villages.

Une exposition rétrospective de ses œuvres était récemment organisée à Ottawa, à la galerie éducative De La Salle. Les peintures à l'huile exposées étaient toutes prêtées par leurs actuels détenteurs, alors que des aquarelles ainsi que des reproductions étaient mises en vente. Certaines des reproductions illustrent les plus belles pages du roman québécois de Roger Lemelin, *Les Plouffe*.

Masson s'est toujours défendu de ne définir son art qu'en fonction de lui-même : « Il faut être fort et individualiste pour être un véritable artiste ». En plus de maîtriser les techniques de l'huile, il est considéré par la critique et par les amateurs comme un des meilleurs aquarellistes du Canada.

On n'explique par le talent, on le constate. L'artiste déclarait, dans une entrevue récente : « Ce qui m'a sauvé, c'est cette passion dévorante, ce goût effréné, irréversible que j'éprouvais pour la peinture. Peindre, pour moi, c'est respirer, c'est vivre. »



Pêche sur glace, huile sur toile de la collection de l'Art Emporium Gallery de Vancouver.

Le festival canadien du canot

Le festival le plus typique d'Ottawa est celui qu'on a monté autour du thème populaire du canot. Le canot sert ici de pivot central à une fête pancanadienne du patrimoine, une semaine de festivités traditionnelles où l'on fait revivre aux visiteurs les coutumes des Amérindiens, des Voyageurs, des trappeurs, des coureurs des bois et des explorateurs qui ont sillonné nos rivières et laissé leur marque dans notre pays.

Le festival se déroule chaque année à l'île Victoria, au cœur de la capitale, du 27 juin au 3 juillet. Les organisateurs présentent ce festival comme de « l'histoire en fête ». Pendant une semaine, les expositions, les légendes, la musique, les kiosques, les spectacles et les événements raniment l'époque du canot et les traditions d'antan.

Dans l'édifice centenaire situé au centre de l'île, se tient l'exposition d'arts et d'artisanat autochtones organisée par la Corporation nationale d'art et d'artisanat amérindiens, la plus grande manifestation du genre au Canada. On peut y acheter toutes sortes d'objets : paniers brodés de piquants de porc-épic, mocassins, bijoux d'argent incrustés de turquoise, parkas, etc. Au poste de traite, les visiteurs peuvent voir comment, il y a 300 ans, les coureurs de bois troquaient des pelleteries contre de la verroterie, des fusils et des marmites.

De l'autre côté de l'île, « l'Allée du canot » allie les techniques anciennes des Voyageurs et la technologie nouvelle. Ce lieu de rencontre des experts et des apprentis permet aux visiteurs d'observer la fabrica-

tion de canots et d'avirons, le tissage fléché et la sculpture d'écuclles.

Cette année, le clou du festival a eu lieu le 1^{er} juillet, lorsque les meilleures équipes de canotage du pays ont participé à la coupe Voyageur, un événement spectaculaire qui se déroule sur la rivière des Outaouais dans d'immenses canots dits « du nord ».

La course est devenue un « classique » de la Fête du Canada, l'occasion de revivre le spectacle impressionnant des Voyageurs modernes, en costume d'époque, manœuvrant leurs canots avec autant d'audace et d'énergie que ceux d'autrefois.

Une activité nouvelle vient d'être ajoutée : le relais des Voyageurs. Il comprenait cinq épreuves : l'agilité, l'orientation, le portage, le parcours en canot et la course à relais.

Des virtuoses du canot s'exécutaient à



Jeune Indienne en costume traditionnel.



Rassemblement des canots avant le départ de la course pour gagner la coupe Voyageur.



Canotiers en action à bord d'un canot dit « du nord ».

certaines heures de la journée sur la rivière. Le programme « Fantaisie en canot » présentait un incroyable ballet nautique d'acrobaties extravagantes, de mouvements chorégraphiques synchronisés et de solos époustouffants. Des cours de canotage étaient offerts tous les matins.

Les enfants n'ont pas été oubliés : ils ont pu participer à des ateliers de peinture sur pierre ou de fabrication de masques indiens, jouer à la crosse, assister à des spectacles et descendre sur la glissoire du Grand Castor. On restait longtemps dans l'île le soir, car il y avait toujours de quoi retenir l'attention : des spectacles sous les étoiles, des défilés de mode amérindienne, une partie de souque, des films, des tournois de crosse, des comptoirs de nourriture amérindienne et populaire, de la musique, de la danse et du théâtre.

Le Bal du rendez-vous a clôturé, le 3 juillet, la semaine qui célébrait le riche patrimoine canadien. On y a recréé l'atmosphère des bals de convergence des Voyageurs, les uns venant du nord, les autres du sud, et les musiques traditionnelles québécoise et irlandaise se sont mêlées aux sons d'aujourd'hui.

Hebdo Canada est publié par la Direction générale des affaires culturelles et de l'information, ministère des Affaires extérieures, Ottawa K1A 0G2.

Il est permis de reproduire les articles de cette publication, de préférence en indiquant la source. La provenance des photos, si elle n'est pas précisée, vous sera communiquée si vous vous adressez à la rédactrice en chef, Annie Taillefer.

This publication is also available in English under the title Canada Weekly.

Algunos números de esta publicación aparecen también en español bajo el título Noticiero de Canadá.

Alguns artigos desta publicação são também editados em português sob o título Notícias do Canadá.

Canada

ISSN 0384-2304